L'évolution du statut de la femme marocaine dans *La Civilisation, ma Mère !...* de Driss Chraïbi et dans *Amour sorcier* de Tahar Ben Jelloun : liberté du choix ou choix de liberté?

Ramona MIELUSEL, University of Louisiana at Lafayette, LA

La société marocaine a vu de nombreux changements politiques, sociaux et culturels depuis son entrée dans la modernité du vingtième siècle. Les progrès technologiques et économiques ont eu une influence considérable sur la situation financière des familles marocaines. Pendant des décennies, malgré cette modernisation du Maroc ainsi que de l'amélioration du niveau de confort dans les familles de classe moyenne, les femmes dans les familles traditionalistes ont dû subir, au-delà du manque de pouvoir financier et social, la répression, l'humiliation, la violence conjugale et des situations de polygamie.

Des reformes dans le domaine juridique ont toutefois contribué à améliorer le statut de la femme dans l'Islam. Si, au début, la loi *Moudawana* (Code du statut personnel marocain codifié en 1958 sous le règne du roi Mohammed V) était utilisée pour justifier le pouvoir que les hommes avaient sur leurs femmes au nom de la religion islamique, Mohammed VI a drastiquement changé cette loi en 2004. La loi reconnaît, entre autres, le statut égal de la femme et de l'homme dans le mariage, la femme a le droit de demander le divorce tout comme l'homme, elle a le droit à la moitié des biens matériels et financiers du mari ou de ceux acquis pendant le mariage et l'âge légal du mariage (établi par consensus entre les deux époux sans l'influence de la famille) est de dix-huit ans.

Mais, cette loi est-elle vraiment respectée dans la vie de tous les jours au Maroc ? Est-ce que la femme est libre de faire ses propres choix, d'avoir son propre argent et a-t-elle vraiment la liberté que le système juridique lui accorde ? Nous nous interrogerons dans cet article sur l'évolution du statut de la femme marocaine depuis les années cinquante jusqu'à présent tout en réfléchissant au changement des mentalités sociales et religieuses dans plusieurs couches sociales et durant plusieurs générations.

Pour mieux comprendre l'évolution du statut de la femme au Maroc et, par conséquent, sa position au sein de la famille et de la société, nous ferons une analyse comparative de deux œuvres publiées à un intervalle de trente ans environ : *La civilisation, ma mère !* (1972) de Driss Chraïbi et la nouvelle « Amour sorcier » (2004) de Tahar Ben Jelloun. Notre analyse montrera,

dans un premier temps, qu'on retrouve des étapes évidentes d'émancipation de la femme marocaine depuis 1950 jusqu'aux années 2000. Dans un deuxième temps, nous prouverons qu'il existe un dialogue intergénérationnel entre les mères et les jeunes filles marocaines ainsi qu'une cohérence dans la transmission des idées d'émancipation qui ont contribué au changement du statut social de la femme au Maroc.

Étapes d'émancipation de la femme marocaine. Le cas du personnage de la mère dans *La civilisation, ma mère !* (1972) de Driss Chraïbi

Les hommes marocains ont connu une évolution économique et sociale dans leur statut sous le protectorat français, ce qui a entraîné également une évolution sociale de la femme. Ainsi, du jour au lendemain, certains entrepreneurs maghrébins de classe moyenne se sont trouvés dans une position financière privilégiée par rapport au reste de la population en position subalterne sous l'influence des représentants de l'administration française dans le pays¹. La cause de cette division sociale était que l'administration française avait intérêt à créer des dissensions entre les groupes ethniques (Berbères, Juifs, Arabes) au Maroc ainsi qu'à garder les classes pauvres dans une certaine isolation afin d'avoir par la suite un meilleur contrôle sur eux.

Dû à cet enrichissement rapide d'une catégorie sociale au Maroc, catégorie significative (environ 10% de la population), la culture occidentale de l'époque et les inventions technologiques se sont fait une place dans la vie marocaine. En l'espace de quelques années, l'électricité, la radio, le téléphone et les appareils électroniques ont rempli les maisons de la classe moyenne marocaine. Au départ, les femmes de ces familles, limitées à l'espace de leur demeure et dont le rôle était clairement déterminé par la société, celui de mère et de femme au foyer, n'ont eu aucun mot dans ce changement. Pourtant, en une courte période de temps, ces outils du progrès technologique ont radicalement changé leur position dans la société marocaine. Non seulement ont-elles dû vite apprendre à se servir de ces objets, mais le contact avec ces éléments de la modernité leur a ouvert des perspectives sur un meilleur avenir. Pouvant désormais utiliser le fer à repasser et le four moderne, leurs travaux ménagers ont pris moins de temps, temps qu'elles ont pu utiliser autrement : écouter des émissions à la radio, s'éduquer ou bien prendre contact par téléphone avec les autres femmes de leur famille dans d'autres villes. Cela constitue un pas important dans le processus de libération sociale de la femme au Maroc

tout comme dans d'autres pays maghrébins. Par l'intermédiaire de ces « outils occidentaux », la femme marocaine prend conscience de son rôle dans la société, de l'importance de son corps² et de son pouvoir d'influence sur les hommes.

Néanmoins, Hayat Zerari, dans son article « Femmes du Maroc entre hier et aujourd'hui : Quels changements ? », montre que l'émancipation de la femme dans la société patriarcale marocaine n'a pas été et n'est toujours pas chose facile. Elle souligne qu'il y a eu toutefois énormément de progrès dans ce domaine depuis les années trente jusqu'aux années 2000, mais qu'il reste encore beaucoup de progrès à faire. La réforme du Code de la famille, la loi Moudawana, apparue comme une mesure clé engagée par la royauté, a certainement constitué une amélioration dans le statut de la femme au Maroc. Cette réforme, qui a été contestée par les fondamentalistes, a révolutionné les rapports hommes-femmes dans le pays.

Selon l'ONG *Global Rights*, ces mesures « font du Maroc l'un des pays les plus progressistes dans la région et qui ont le potentiel de promouvoir les droits de la femme ».³ Mais des points noirs persistent. Le mariage forcé est encore pratique courante. Le droit à l'héritage reste inégalitaire. Cent-vingt-huit femmes sur mille meurent en accouchant chaque année et 62 % des femmes marocaines (jusqu'à 80% en zone rurale) ne savent ni lire ni écrire. L'égalité est loin d'être acquise.

Quand bien même, Chraïbi montre, à travers ses premiers textes déjà, que la situation des femmes préoccupait les intellectuels marocains dès la première moitié du vingtième siècle. Son livre *La civilisation, ma Mère !...* publié en 1972, couvre la période entre 1930 et 1950. C'est une période chargée d'événements sociaux et politiques marquée par les relations tendues entre la France et ses colonies. Cela est dû à la croissance de la conscience nationale des pays maghrébins qui a mené à la préparation de la lutte pour l'indépendance.⁴ Pendant la Seconde Guerre mondiale, les soldats maghrébins (qui faisaient partie des contingents français pour lutter ensemble contre les ennemis de la République) ont participé à la libération de la France de l'occupation allemande. En échange, le gouvernement français leur avait promis le droit de s'installer en France à la fin des combats ainsi que le droit de toucher une pension à vie. L'État français non seulement n'a pas respecté ses promesses, mais les soldats ont été traités comme inférieurs et humiliés par les supérieurs français⁵.

En outre, cette période, en commençant dans les années cinquante, a marqué un éveil des droits civils de la femme au Maghreb. L'exode rural et l'urbanisation, qui sont bien évidemment

des conséquences de la modernisation et du développement du pays, facilitent aux femmes l'accès à l'éducation et leur offrent la possibilité de connaître et de lutter pour leurs droits⁶. La publication du livre de Chraïbi constitue un élément marquant dans cette lutte sociale de la femme à cause de ses idées sur la condition de la femme et de la transformation radicale du personnage d'une femme soumise et non-instruite en une femme révolutionnaire et intellectuelle. Chraïbi montre cette évolution à l'aide de la division du livre en deux parties : « Être » et « Avoir ». Dans la première partie du roman, la mère existe seulement, sans avoir de conscience propre. Elle vit dans la tradition et refuse tout contact avec la modernité. Soumise au mari, sans exprimer son point de vue, elle écoute et obéit. La mère ne sait ni lire ni écrire au début du livre et fait un mauvais usage des objets de la modernité qui apparaissent dans son monde. Elle utilise le fer à repasser pour aplatir le pain et le four électrique pour y mettre ses produits de cosmétique confectionnés par elle-même. Dans la deuxième partie du livre, elle se transforme radicalement. Elle enterre son passé et s'ouvre au monde et à la modernité. Elle apprend à lire et à écrire pour s'instruire et aller à l'université. À la fin du livre, on retrouve une femme totalement transformée en une nouvelle personne informée de la situation politique et économique dans le monde. Elle devient aussi une féministe, donc une femme moderne.

Comme Hédi Bouraoui l'explique dans « Ambivalence structuro-culturelle dans *La civilisation, ma mère !...* de Chraïbi », le livre constitue un modèle d'émancipation sociale de la femme qui dépasse le Maroc et dévient un archétype de libération de la femme, car il montre la capacité de la femme de se développer rapidement et de créer une solidarité sociale avec les autres femmes afin de lutter ensemble pour leurs droits : « Ce roman représente l'archétype d'une libération dramatique efficace servant d'exemple à toutes les femmes subjuguées, écrasées et anéanties par le pouvoir masculin » (59). Le modèle d'émancipation de la femme exposé par Chraïbi dans son roman devient ainsi un modèle à suivre non seulement pour les femmes du Maghreb, mais par toutes les autres femmes au monde qui se trouvent sous la domination masculine.

La société marocaine, malgré l'influence française dans ses mœurs et dans son organisation sociale et politique, restait dans les années trente et quarante une société traditionaliste et patriarcale où les hommes détenaient le pouvoir. Les femmes n'avaient pas encore le droit à la scolarisation et à l'apprentissage de la langue française. En outre, d'après les lois familiales, elles étaient sous l'influence directe de leurs pères et des grands frères. Une fois

mariées, elles se trouvaient sous la tutelle de leurs maris. Leur rôle dans la famille était celui de mère et d'épouse obéissante qui ne s'exprimait pas de façon directe, mais qui vivait une vie intérieure couverte par le silence. C'est le rôle que le personnage de la mère joue dans le livre de Chraïbi :

Sa vie intérieure qu'elle essayait de faire correspondre à la vie sociale qu'on attendait d'elle – mère et épouse. Tout ce qu'elle pouvait toucher, sentir, voir, entendre, goûter et aimer, elle l'assimilait aisément, l'adaptait à sa personnalité – ce qui était à sa mesure. Le reste, elle le rejetait. Tout ce qui risquait de bouleverser, non pas sa vision du monde, mais sa *sensibilité du monde*. [...] Son rythme était lent, très lent, le rythme même de la terre. Fœtal. (43)

La mère se crée un monde intérieur où elle échappe à la réalité sociale qui lui pèse. Ce monde domestique où elle est enfermée dans son devoir conjugal et dans lequel elle doit prendre soin de ses enfants, est un monde vidé de tout sens et logique sensorielle. Pour elle, « sa sensibilité du monde » devient essentielle à la compréhension des choses et d'événements qui l'entourent. Comme l'esprit pragmatique des choses lui échappe à cause du manque de connaissances théoriques sur le monde, elle base ses connaissances sur l'intuition. Pour pouvoir comprendre les choses et les assimiler à ses besoins, elle doit les sentir (« elle était comme sourde à ce qu'elle ne *sentait* pas » ; 20), et les prendre à son rythme, qui est le rythme naturel de la terre.

La mère semble ne pas avoir de voix, elle s'exprime très rarement devant son mari ; le reste du temps, elle garde le silence. Les seuls êtres à l'entendre parler sont ses deux enfants, le narrateur et Nagib, son frère. Son regard est plein d'intuition et ses mains transmettent des choses sans utiliser de paroles. Ses yeux interrogent le monde extérieur sans qu'elle établisse un dialogue réel avec les hommes qui l'entourent. Sa solitude dans cette situation ne vient pas seulement de son isolement physique et de celui intérieur. Au contraire, la solitude qu'elle ressent, vient plutôt de sa double exclusion en tant qu'épouse et mère emprisonnée dans un mariage où elle ne trouve pas de compréhension morale ou émotionnelle. Dans cette optique, Bernard R. Périssé, dans son livre *Solitude and Quest for Happiness in Vladimir Nabokov's American Works and Tahar Ben Jelloun's Novels*, fait référence à la solitude de la femme marocaine comme étant non seulement une isolation dans un monde intérieur et en dehors de la demeure, mais aussi comme un manque d'incompréhension morale de son statut au sein de la famille et de la société : « Solitude is not only synonymous with physical isolation, [...] it is often the result of a lack of sympathy that makes life unbearable, and ultimately causes irreversible frustrations » (130).

L'apparition de la radio dans sa maison change sa vie à jamais. Sa perspective sur la vie change aussi, car elle réussit à établir un contact avec le monde extérieur sans vraiment sortir de son espace de confort. D'une femme soumise qui ne pose pas de questions sur la vie, elle évolue à une femme curieuse, à la découverte du monde qui l'entoure. Le premier pas consiste à maîtriser les objets électroniques qui envahissent son « chez elle ». Elle retrouve dans la personnification de la radio, de « Monsieur Kteu », un confident et un ami qui lui apprend des choses sur le monde environnant dont elle n'avait aucune connaissance préalable : « Monsieur Kteu devint pour elle l'homme qu'elle avait toujours attendu : le père qu'elle n'avait jamais connu, le mari qui lui récitait des poèmes d'amour, l'ami qui la conseillait et lui parlait de ce monde extérieur dont elle n'avait nulle connaissance » (*Civilisation...* 39). La radio dans ces temps-là a ainsi joué un rôle plus important que n'importe quel autre moyen d'éducation, bien plus que l'école⁷. La radio s'est répandue rapidement dans les maisons, ce qui a permis à un nombre impressionnant de personnes de s'informer sur la situation politique du pays, sur les droits de l'homme, sur la culture du pays et, bien évidemment, d'apprendre les rudiments de la langue française.

Toutefois, afin de changer l'attitude des hommes sur les femmes pour qu'ils les voient comme leurs égales, les femmes elles-mêmes devaient prendre conscience de leur rôle dans la société et de leurs droits. La mère dans *La civilisation, ma mère !...* a compris cela car, après avoir acquis les bases de l'écriture et de la lecture, elle absorbe l'information avec une rapidité et une avidité incroyables. Elle devient une experte des changements de saisons, du prix des céréales que son mari vend, de la situation politique et économique au Maroc et dans le monde. À l'aide d'une autre invention technologique qui a changé la vie dans la modernité, le téléphone, la mère arrive à se créer des réseaux partout au Maroc et en dehors du pays. Ce réseau la met en contact avec d'autres femmes dans sa situation et lui fait comprendre qu'elle n'est pas seule à souffrir du silence et de l'enfermement au sein de la famille. La communication entre les femmes se traduit dans la solidarité pour une cause commune, dans une lutte pour leurs droits et pour les causes féministes : « Sans quitter sa maison, elle avait établi un réseau inextricable de liens, [elle] s'achevêtrait de jour en jour, mais où elle évoluait comme un poisson dans l'eau. La rupture de sa solitude, d'autres solitudes vieilles depuis des siècles » (92). Elle prend cette liberté très au sérieux ; non seulement elle rétablit le contact avec sa cousine qu'elle n'avait pas vue depuis quinze ans, mais elle commence à former des groupes de féministes qui discutent les

problèmes des femmes et leur contribution à la vie sociale et aux décisions politiques. Elles sont conscientes de l'importance de leur prise de parole qui ne les représente pas uniquement, mais aussi tout individu en situation de minorité : les enfants, les vieilles personnes, les pauvres, les faibles, etc.

Même si la mère se transforme peu à peu dans une femme occidentalisée qui détient la liberté de découvrir son corps et ses besoins non seulement physiques mais aussi intellectuels, elle se rend compte que cette liberté ne lui apporte pas tout à fait le bonheur anticipé. En fin de comptes, les femmes marocaines n'obtiennent pas de suite toutes les libertés pour lesquelles elles luttent. Cela prend des années et des générations afin pouvoir changer des mentalités bien ancrées dans la communauté marocaine patriarcale. La mère est consciente que la vie quotidienne de la femme marocaine des années trente aux années cinquante la limite toujours dans ses choix (dans ses choix de liberté plus spécifiquement), puisqu'elle avoue à son fils : « La liberté est poignante, dit-elle à mi-voix. Elle fait parfois souffrir. [...] Elle ne résout pas le problème de la solitude » (98). La solitude dont elle parle, est la solitude de toute femme marocaine de l'époque qui, en dépit des connaissances ont acquises sur le monde, doit à la fin du jour rentrer à la maison comme dans une prison et retourner à ses tâches quotidiennes sans pouvoir jouir entièrement de ses droits. D'après Périssé, se révolter et rejeter l'organisation patriarcale de la société ne peut pas aboutir immédiatement à la libération absolue de la femme. La femme marocaine est consciente que s'opposer à l'Ordre symbolique dans la société ne lui apporte que plus de malheur et de solitude : « Women's solitude may also be caused by a conscious challenge to the Symbolic Order, that is to say, by a rejection of the patriarchal organisation of society » (120).

Quand bien même, la mère garde l'espoir dans l'amélioration de la condition de la femme au Maroc et, par extension, dans tout le Maghreb, car les femmes vont petit à petit prendre responsabilité de leur vie et de leur avenir. Pourtant, elle estime qu'une chose sera difficile à changer : le pouvoir financier masculin, car l'argent reste majoritairement dans la possession des hommes.

Toutefois, le message du livre de Chraïbi reste optimiste quant à la transformation de la société marocaine dans une nouvelle société basée sur les principes modernes de liberté d'expression et de l'égalité des droits entre hommes et femmes au sein de la famille et dans la société. D'après les dires du père, ou bien du « Seigneur » dans le livre de Chraïbi, pour arriver à

créer un nouveau rapport familial et social dans un nouveau monde maghrébin, il faut accepter que la libération de la femme en soit le chemin : « Si au sein de cette famille la femme est maintenue prisonnière, voilée qui plus est, séquestrée comme nous l'avons fait depuis des siècles, si elle n'a aucune ouverture sur le monde extérieur, aucun rôle actif, la société dans son ensemble s'en ressent fatalement, se referme sur elle-même et n'a plus rien à apporter ni à elle-même ni au reste du monde » (173). Mais cette libération s'est-elle vraiment produite dans les années 2000, trente ans après la publication du livre de Chraïbi ? Est-ce que les femmes ont finalement atteint le bonheur conjugal et social ?

Dialogue intergénérationnel et libération de la femme dans « Amour sorcier » de Tahar Ben Jelloun. Vers quel changement du statut de la femme au Maroc dans les années 2000?

Najat, personnage principal de la nouvelle « Amour sorcier » de Ben Jelloun, elle semble être une jeune femme tout à fait émancipée. Elle a trente ans, elle est éduquée (professeur de français dans un lycée à Casablanca), elle n'est pas encore mariée, car elle a refusé le mariage de convenance, elle est libérée des tabous sur son corps et sur ce qu'on attend d'une femme dans un mariage ou dans un couple.

Le début de la nouvelle la présente comme une femme entièrement occidentalisée qui est en contrôle de sa vie et qui ne peut plus être dominée par l'homme. Elle sait même jouer aux jeux de la séduction avec Hamza, son amant. Elle sait comment se faire désirer, comment « aller avec douceur et intelligence » (13) pour conquérir les sentiments de l'homme qu'elle aime. Elle est du même avis que Hamza que, dans la vie, il faut chercher des relations intelligentes, c'est-à-dire éviter les obligations, la promiscuité et la dépendance, donc en d'autres mots d'être une personne libre qui peut faire ses propres choix.

Néanmoins, même si cela semble aller de soi pour les hommes marocains de classe moyenne, la condition de la femme de cette même société n'est pas tout à fait la même. Najat doit encore lutter pour obtenir ce qu'elle veut : être libre de choisir son mari et non se marier de force pour faire plaisir à la famille ou aux voisins qui la considèrent comme une *hebouira* (« une marchandise dépassée dont personne ne veut » ; 16). Cependant, même en jouissant de la liberté financière que son travail lui donne, elle ne peut pas quitter la maison de ses parents pour louer un appartement en ville. Une jeune femme qui vit seule, sans mari, est jugée durement par la société ; elle est vue comme une prostituée. Même entrer dans certains cafés en ville sans une

compagnie masculine est mal vu. L'homme dans la société marocaine est libre de faire ce qu'il veut et de se déplacer où il veut, mais Najat, elle « sait qu'elle ne peut pas se battre seule contre toute une société » (16).

Après les nombreux changements dans la société marocaine contemporaine, les femmes comme Najat doivent encore lutter pour obtenir ce qu'elles veulent : être libres de choisir qui elles veulent fréquenter et quand elles veulent se marier. Elles veulent exister par elles-mêmes et non à l'abri d'un visage masculin. Les idées véhiculées dans cette nouvelle sont novatrices, car elles touchent aux principes sur lesquels les théories féministes sont basées : le défi de l'Ordre symbolique, la déconstruction des stéréotypes sur les femmes vues en tant qu'objets culturels, sexuels, politiques et sociaux, propriété de l'homme. Par exemple, Najat semble se conformer à la théorie de Luce Irigaray qui soutient que, peu importe dans quelle société la femme vit, elle sera toujours exposée aux défis d'une culture patriarcale « dans laquelle la préférence est donnée à la lignée masculine et à la société de l'entre-hommes » en opposition de « l'entre-elles » (d'une communauté des femmes) (6). Ce qui a changé entre la génération précédente (dans laquelle les femmes commençaient petit à petit à s'émanciper et à s'allier comme on voit dans le cas de la mère chez Chraïbi) et la génération de Najat (des femmes plus sûres d'elles et plus axées sur le leadership) est la conscience d'appartenir à un groupe homogène de femmes qui sont sorties de la demeure pour l'espace public. Si, dans la jeunesse de sa mère, la femme commençait à prendre conscience de ses droits et libertés, cela se faisait plutôt d'une perspective individuelle ou dans des groupes restreints. Dans une première étape, la femme se retrouvait souvent seule à lutter contre les lois familiales. Il lui a pris du temps à connaître le pouvoir que la communauté des femmes aurait si elles luttaient ensemble pour leurs causes. Mais, les femmes modernes ont compris que, pour combattre le pouvoir des hommes « entre eux », il faut se solidariser « entre elles » et s'infiltrer graduellement dans les postes publics d'où elles peuvent mieux s'exprimer⁸.

Il reste cependant un domaine de la vie de couple où la femme a le rôle principal : la sexualité. Si, dans la vie publique, c'est l'homme qui a le contrôle sur la femme, les rôles sont inversés dans la vie privée. À travers sa ruse et son pouvoir de séduction sur l'homme, elle détient le contrôle sur lui. Dans la vision de Ben Jelloun, la jeune femme marocaine s'est totalement libérée de sa pudeur dans les jeux de l'amour et elle est capable non seulement d'utiliser son corps à son gré, mais aussi à disposer du corps de son amant pour se faire plaisir.

Quand bien même, ce contrôle du corps et de la raison de son amant peut, en même

temps que séduire, étouffer, envahir et incarcérer l'autre. Si, au début de la nouvelle, Najat ne voit dans Hamza qu'un amant et un partenaire de discussion, cela change quand elle tombe amoureuse de lui et veut devenir sa femme. Hamza, lui, ne cherche pas à se marier. Sorti d'un divorce qui l'avait rendu malheureux, pour lui, la femme « c'est le symbole d'un enfermement, d'une prison » (39). Comme il l'affirme lui-même, il n'a « pas l'habitude de ce genre de relation dévorante, envahissante et assez surprenante » (21) dans la mesure où il a décidé de ne plus se soumettre à aucune femme et d'entretenir seulement des relations de courte durée. Le fait de se sentir appartenir à une femme et de se soumettre à ses doléances ou « caprices » équivaut pour Hamza à une occupation, à un manque de liberté. L'amour que la femme lui porte, demande une réciprocité à laquelle il n'est pas habitué. Cette relation devient le symbole d'une malédiction pour Hamza puisqu'il se sent « comme un rat dans un piège » (27), envahi par la femme qui accapare sa liberté et son énergie. Se sentant incapable de sortir de la situation, il décide de partager son histoire avec son ami Abdeslam pour demander conseil. Quand il comprend que Najat, dans son désespoir de le garder à elle toute seule, avait recours à un sorcier, il décide de se faire désensorceler. Se rendant compte de la complexité de la situation, Hamza comprend ce qu'est le pouvoir de séduction et l'intelligence de la femme, capable de tout pour retenir l'homme qu'elle aime.

Najat est une femme moderne, libérée et libre de faire ses propres choix, mais elle est, en même temps, attachée à la tradition et aux croyances anciennes apprises par filiation maternelle. C'est auprès de la mère qu'elle a eu l'idée d'aller voir le marabout pour gagner le pouvoir sur Hamza. La nouvelle de Ben Jelloun fait se rencontrer les deux sphères de la société marocaine qui coexistent dans la conscience collective féminine : d'un côté, le monde de la tradition, des croyances populaires et des règles sociales préétablies traduites dans la présence de la mère de Najat dans l'histoire et, de l'autre côté, le monde de la modernité dans lequel la femme cherche la libération des impositions patriarcales et l'égalité entre l'homme et la femme, sans pourtant faire abstraction des traditions sociales et culturelles qui font la base de la société marocaine.

Les deux mondes se croisent dans le dialogue intergénérationnel exemplifié ici par la communication entre Najat et sa mère. Bien que la mère soit préoccupée par le fait que sa fille n'est pas encore mariée (ce qui est toujours un problème dans la société marocaine), elle ne veut pas lui imposer un mari que la fille n'aimera pas. La mère est consciente de ce malheur que beaucoup de femmes marocaines de sa génération ont dû subir quand elles ont été mariées par

force. Elle ne veut pas que cela arrive à sa fille. La mère de Najat est capable de reconnaître le progrès qui a été fait dans la vie des femmes au Maroc pendant la modernité et ne veut pas revenir en arrière. C'est elle qui lui conseille d'utiliser la ruse et la sorcellerie pour garder son amant et faire de lui un mari par la suite. La vieille femme essaie de montrer que la vie moderne et la vie traditionnelle (via la sorcellerie) ne s'excluent pas, mais sont deux mondes qui peuvent fonctionner en parallèle. La communication entre les générations (mère-fille) est la preuve d'une connexion entre le passé et le présent, entre le traditionnel et le moderne.

À la fin, le dernier mot dans la nouvelle revient à la mère de Najat qui fait le bilan sur la situation de la femme dans la société traditionnelle en la comparant avec la situation de la femme dans la société contemporaine:

À mon époque, chacun avait sa place : l'homme dehors, la femme à l'intérieur ; il y avait une sorte d'harmonie ; ce n'était pas parfait, mais personne n'était tenté de quitter sa place. Les femmes ne se révoltaient pas ; elles faisaient mieux : elles agissaient par ruse et souplesse. Elles obtenaient ce qu'elles désiraient avec douceur et intelligence. Elles n'y parvenaient pas toujours. Aujourd'hui les choses ont changé ; les femmes sont devenues rebelles, elles ne se laissent pas faire. Elles se battent comme elles peuvent. Certaines ont recours aux marabouts, à la sorcellerie... C'est plus courant qu'on croit. (38)

D'après la mère de Najat, dans la société traditionnelle, des règles incontestables existaient et étaient connues et respectées par tous, hommes et femmes à la fois. Rien de ces lois ancestrales n'était mis en question ouvertement, par pudeur. Le monde patriarcal était un monde basé sur la dynamique intérieur/extérieur : la femme à l'intérieur de la maison et le mari dans la société. Jamais le rapport ne pouvait s'inverser. Les femmes de la société traditionnelle avaient leurs « armes de révoltes » (ruse, souplesse, intelligence) qui leur procuraient certains privilèges sur leur homme. On comprend que le rapport de pouvoir homme-femme n'était pas un rapport d'équivalence, mais la balance jouait en faveur de l'un ou l'autre en fonction de la situation. Au contraire, la mère pense que, dans la société moderne, les femmes de la génération de Najat sont plus révoltées et elles ne se laissent pas faire. La vieille femme ne voit pas nécessairement quelque chose de mal dans cette lutte, car elle a compris que les générations et les mentalités ont changé. Par contre, elle essaie de faire comprendre à sa fille que cette révolte peut les rendre, par moments, vulnérables dans une société masculine qui ne ressent plus le besoin de les protéger. Dorénavant, elles doivent se sentir égales aux hommes et doivent s'imposer devant eux. Ce n'est pas un chemin facile à suivre, mais la mère croit dans l'intelligence et la bravoure des femmes

modernes ainsi que dans leur ruse et leur souplesse. Elle souligne simplement que le rapport homme-femme ne sera pas toujours égalitaire quoi qu'on fasse, mais que cela ne devrait pas arrêter les femmes dans leurs démarches. Ainsi, la nouvelle de Ben Jelloun finit sur une note optimiste en soutenant la lutte de la libération sociale de la femme marocaine à travers la littérature comme moyen de propagation de leurs droits.

Conclusion

En fin de compte, la femme marocaine d'aujourd'hui a plus de liberté, elle sort de la maison, elle fait des choix personnels, elle travaille et gagne de l'argent. Mais en même temps, l'homme a encore plus de choix qu'elle. Il est vraiment libéré du poids ancestral de la responsabilité sur sa femme et sur sa famille, il ne se sent plus obligé de la protéger et de l'entretenir comme cela se faisait auparavant. Il n'a plus d'obligations financières et il est plus ouvert aux relations « sans attaches ».

Finalement, la société marocaine moderne n'arrive pas nécessairement à aider toutes les femmes à trouver leur place dans une société encore patriarcale. L'évolution est lente, en partie du fait que le changement d'attitude doit se produire avec un changement de mœurs qui sont bien ancrées dans la conscience collective au Maroc. Ce n'est pas chose facile de changer les croyances et les comportements dans une société ayant été dominée par les hommes pendant des générations. L'implication des couches sociales n'est pas uniforme (du milieu urbain ou milieu rural, des classes moyennes aux classes pauvres), ce qui engendre une inégalité dans la représentation des droits des femmes dans la société. Le manque d'engagement unitaire dans la société contemporaine pour changer la condition des femmes entraîne un désir encore plus fort d'indépendance et de liberté de la part de celles-ci. Elles ont acquis beaucoup de pouvoir et de confiance en elles-mêmes. Elles ont les connaissances nécessaires pour changer leur statut dans la société, mais elles n'ont pas encore acquis la liberté sociale qui ne leur imposerait plus de règles.

Même si elles savent que le choix de liberté s'accompagne de la perte d'autres faux privilèges que leurs mères avaient auparavant comme la protection sociale une fois mariée, le support financier par le mari, le respect des autres en vieillissant, les femmes marocaines luttent (ensemble ou de façon individuelle) pour préparer une libération totale de la tutelle masculine qui leur donnera aussi la liberté financière nécessaire.

Ouvrages consultés

- Abdel-Jaouad, Hédi. « 'Too Much in the Sun' : Sons, Mothers, and Impossible Alliances in Francophone Maghrebian Writing ». *Research in African Literatures* 27.3 (automne 1996) : 15-33.
- Ben Jelloun, Tahar. *Amours sorcières*. Paris : Seuil, 2004.
- Bouraoui, Hédi. « Ambivalence structuro-culturelle dans *La civilisation, ma mère !...* de Chraïbi ». *Modern Language Studies* 10,2 (printemps 1980) : 59-68.
- Chraïbi, Driss. *La civilisation, ma mère !...* Paris : Gallimard (Folio), 1988.
- Irigaray, Luce. *Le temps de la différence. Pour une révolution pacifique*. Paris : L.G.F. (« Le Livre de poche. Biblio »), 1989.
- Marx-Scouras, Danielle. « A Literature of Departure : The Cross-Cultural Writing of Driss Chraïbi ». *Research in African Literatures* 23.2 North African Literature (été 1992) : 131-144.
- Nangia, Shonu. « Male-Female Relations in Tahar Ben Jelloun's 'L'homme rompu' and 'La nuit de l'erreur' ». Wayne State U, 2003. (Thèse DA3086458).
- Peñalva García, Ma Eugenia. « El espacio de la naturaleza, espacio de liberación femenina en *La civilisation, ma mère !...* ». *Voix de la Francophonie (Belgique, Canada, Maghreb)*. Dir. Lúdia Anoll, Marta Segarra. Barcelone: U de Barcelona, 1999 : 413-423.
- Périsse, Bernard R. *Solitude and Quest for Happiness in Vladimir Nabokov's American works and Tahar Ben Jelloun's Novels*. New York : Lang, 2003.
- Zerari, Hayat. « Femmes du Maroc entre hier et aujourd'hui : Quels changements? ». *Recherches internationales* 77.3 (2006) : 65-80.

NOTES

¹ Comme le Maroc a été longtemps un protectorat français (1912-1956), même s'il y avait des sultans qui géraient les affaires internes du pays et il existait donc une certaine liberté d'administration, ils étaient sous l'influence directe de la France. Après la signature de l'accord de Fès sous le règne du sultan Abdelhafid en 1912, le Maroc est entré dans des échanges commerciaux avec la France et a développé son économie et son export tout en acceptant l'explosion de produits technologiques qui entraient dans le pays. Pendant quatorze ans, le protectorat s'est incarné dans la forte personnalité de Lyautey, premier résident général (1912-1925). Il a fait œuvre de conquête, d'organisation, de mise en valeur. Le ralliement des tribus, au nom du sultan, a été obtenu en usant la diplomatie à l'égard des grands caïds ou en effectuant des opérations militaires. Les institutions ont laissé subsister le makhzen central (une institution gouvernementale centrée autour du roi et de ses acolytes qui géraient les affaires internes du pays dans l'esprit de la tradition) et les anciens pouvoirs locaux complétés et contrôlés par une administration nouvelle. L'action économique, à l'aide d'importants capitaux privés, pour une grande partie contrôlés par la Banque de Mais, créera l'essor économique du pays au vingtième siècle. Si ces prêts ont entraîné du progrès économique au Maroc, cela n'a pas été sans causer de graves déséquilibres qui rapidement se sont traduits par des mouvements sociaux et politiques. Malgré les mécontentements sociaux, une partie de la population marocaine a réussi à se créer

une bonne fortune et à avoir une grande influence dans la vie politique et économique du pays pendant le protectorat.

² L'introduction de la modernité dans la société marocaine a permis aux femmes de mieux s'informer sur la vie de tous les jours, sur la politique du temps, mais aussi de comprendre leur rôle dans cette même société. Elles ont commencé à valoriser leurs sentiments, leurs pensées et leur corps qui n'étaient plus vus seulement comme des appareils de reproduction et d'agrandissement de la population. Elles ont commencé à apprendre que le corps fonctionne d'après des règles biologiques et qu'elles pouvaient maîtriser ces fonctions si elles le désiraient. Elles ont découvert non seulement les méthodes de contraception, mais aussi les plaisirs de la chair et leur sexualité comme les textes à l'étude vont le montrer.

³ Ces mots ont été prononcés par Stéphanie Willman Bordat, directrice du bureau Global Rights au Maroc, lors d'une conférence à Washington le 27 mai 2005. Pour plus de détails sur le rapport de Global Rights sur la réforme du Code de la famille, voir le lien suivant : <http://www.genreenaction.net/spip.php?article3652> (accédé le 16 juillet 2014). Pour en savoir plus sur l'organisation, le site officiel est <http://www.globalrights.org/morocco> 9, accédé le 16 juillet 2014).

⁴ Dès les années trente, Mohammed V est mis au pouvoir et il commence à préparer l'Indépendance du Maroc. Cette période est marquée par une crise économique significative au Maroc entraînée par la chute du prix du blé. La France impose la scission entre les Berbères et les Arabes par le dahir (décret royal) sur la juridiction berbère de 1930. Dans les années quarante, Mohammed fonde le parti de l'Istiklal (Indépendance) (1943) qui proclame l'intention du Maroc de devenir indépendant sans que la France intervienne dans ses affaires internes. Des émeutes dans les rues de Casablanca s'ensuivent en 1947 pour soutenir l'Indépendance du pays. Dans ces conditions, la France destitue le sultan et impose un de ses généraux, le général Guillaume. Mohammed V sera exilé à Madagascar. Avec l'intervention des Nations unies et sous le fond des révoltes dans le pays, Mohammed V revient au Maroc en 1955 et proclame l'Indépendance du pays en 1956.

⁵ Pour plus de détails sur la thématique voir le film de Rachid Bouchareb, *Indigènes* (2006).

⁶ Ces luttes se sont intensifiées dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix. Maintenant, il existe de nombreuses associations qui luttent pour l'amélioration des droits des femmes et pour le gain d'un statut social et politique plus prégnant au Maroc comme l'Association démocratique des femmes au Maroc (<http://www.adfm.ma/index.php?lang=fr>, accédé le 16 juillet 2014), l'Association des femmes chefs d'entreprises (<http://afem.ma/>, accédé le 16 juillet 2014) ou l'Association Nahda pour le développement de la femme dans la province d'El jadida pour n'en donner que quelques exemples.

⁷ L'école en arabe en ces temps-là était influencée par les fors religieux (les écoles coraniques) et se trouvait sous la tutelle masculine qui gérât les affaires administratives, politiques et économiques. En plus, seulement un pourcentage modeste des femmes (approximativement 5% d'entre elles) étaient scolarisées à cette époque-là.

⁸ La meilleure représentation des femmes dans la vie publique s'est réalisée pendant les dernières années période dans laquelle le gouvernement leur a réservé soixante sièges à la Chambre des représentants. En 2011, soixante-six femmes ont été élues pendant les dernières élections législatives. Cela représente 16,7 % des députés, contre trente-quatre (10,5 %) en 2007. Pour en savoir plus sur les femmes dans la politique au Maroc, lire l'article sur Jeuneafrique.com : « Un autre Maroc ? Au Maroc, être une femme libérée, c'est pas si facile ». [Jeuneafrique.com - le premier site d'information et d'actualité sur l'Afrique.](http://www.jeuneafrique.com - le premier site d'information et d'actualité sur l'Afrique.) (<http://www.jeuneafrique.com/Articles/Dossier/JA2741p074.xml0/maroc-pjd-parite-mohammed-viau-maroc-etre-une-femme-liberee-c-est-pas-si-facile.html>, accédé le 9 août 2014).